

L'audience royale de Séville approuva cette sentence, qui reçut son exécution le 17 septembre dernier.

En allant à l'échafaud, Dona Secundina était plus morte que vive; pendant le trajet à parcourir, depuis la prison jusqu'au lieu de l'exécution, on fut obligé de la maintenir sur place, afin qu'elle ne tombât pas, et de l'asseoir au poteau, où elle reçut la garrotte. Elle n'eût pas même la force de dire les premières paroles du credo, que l'on fait ordinairement réciter aux condamnés à mort immédiatement avant leur exécution.

DU SITE OU SE TROUVAIT BABILONE.

BABILONE EST TOMBEE (Isaïa, XXXI, 9) Babilone fut pendant des siècles la ville la plus célèbre de l'Ancien-Monde: ses murailles qui ont été une des sept merveilles, semblaient plutôt l'ouvrage surprenant de la nature que de la seule industrie humaine. On en rapporte différemment l'étendue, la hauteur et la largeur. Le major Rennell évalue leur étendue, d'après des témoignages non équivoques, à trente-miles: l'évaluation la plus basse de leur hauteur est soixante-quinze pieds, et celle de leur largeur trente-deux pieds. Le temple de Belus [vulgairement appelé la tour de Babel] avait un mille de circonférence, et un stade de hauteur; les fameux jardins suspendus, qui s'élevaient par terrasses successives jusqu'à la hauteur des murs; les parapets, qui rétrécissaient le cours de l'Euphrate; les cent portes de bronze et le lac artificiel près de la ville; enfin les ouvrages les plus surprenans que les mortels aient pu exécuter, se trouvaient réunis dans ce lieu si célèbre, devenu maintenant un affreux désert. On aperçoit encore d'immenses ruines de temples, de palais et d'habitations humaines, répandues dans une vaste étendue; ces ruines dans quelques endroits, ressemblent plutôt à des collines qu'à de simples débris d'édifices que la main du temps a renversés. Babilone est tombée, comme dit le prophète; elle est tellement tombée, que parmi les vestiges qui en demeurent, et qui figurent encore l'étendue prodigieuse de son enceinte, on aurait de la peine à distinguer la situation d'une rue ou d'un canal, et des lieux publics autrefois les plus fréquentes. La vue des ruines de Babilone, prise sur les lieux mêmes, offre un sublime spectacle de désolation: ces ruines ne présentent plus que d'informes et gigantesques amas de matériaux, qui semblent dispersés là comme des ossemens d'un immense cadavre qu'on y aurait enseveli. Aussi loin que la vue s'étend, cette solitude profonde offre le silence de la mort et la tristesse d'un vaste tombeau. Ni le pasteur à la tête de son troupeau, ni l'Arabe conduisant la caravane, ne s'arrêtent dans ce lieu plein de terreurs lugubres et d'impressions mélancoliques. La superstition y inspire la crainte des mauvais génies; et les cavernes d'ailleurs que les décombres y ont formés çà et là, sont les repaires des jackals et de beaucoup d'autres bêtes féroces. Robert Porter, qui se proposait de visiter ces ruines, avant aperçu, à quelques-uns de leurs sommets, des lions se montrant soudainement, s'éloigna en toute hâte, n'a pu ainsi achever la description qu'il nous a faite de ce lieu célèbre.

LE PRINCE DE HOHENLOHE.

Ce n'est pas seulement en Allemagne et en France que l'on peut citer des résultats étonnans des prières du prince de Hohenlohe. Nous avons rapporté des guérisons opérées en Angleterre et dans les Pays-Bas; aujourd'hui nous en avons à raconter une qui a eu lieu en Italie. Les détails en sont contenus dans une lettre que nous avons reçue de Schio, dans le Vicentin, ancien Etat de Venise. Celui qui nous écrit est un religieux de l'ordre des Carmes-Déchaussés, nommé en religion le Père Jean-Thérèse Casimir de Cividale; nous allons donner un extrait de sa lettre. Le Père Jean, qui est né à Schio en 1776, fut employé dans les missions, et contracta plusieurs fois dans l'exercice de son ministère des maladies de poitrine qui le conduisirent aux portes de la mort. Il guérit, mais non entièrement, essaya de divers remèdes, et prit des bains sans succès. Peu à peu il tomba dans un état de langueur avec une grande difficulté de respirer et une faiblesse qui ne lui permettait pas même de s'habiller seul. Au mois de juillet de l'année dernière, se trouvant dans ce déperissement, et n'éprouvant que peu ou point de soulagement des remèdes, il écrivit au prince de Hohenlohe, et se recommanda à ses prières. Le prince lui répondit le 18 août, et lui assigna le 8 septembre pour commencer une neuvaine, qui devait durer jusqu'au 18. Le prince devait prier ces deux jours là pour lui, et lui recommandait d'avoir beaucoup de foi au nom de Jésus. Je remplis ses intentions, dit l'humble religieux, du mieux qu'il fut possible à un pauvre pécheur comme moi; mais dès que le prince eut prié pour moi, je me trouvai guéri. Les premiers jours je sentais un poids sur la poitrine; ensuite cela se dissipa, et depuis six ou sept mois je suis fort bien. Je n'ai éprouvé que deux rhumes, que j'attribue au froid pendant l'hiver. Mais je puis jeûner ce carême, et prêcher les jours de fête, sans souffrir. Il y avait huit ans que j'étais condamné à ne rien faire. Je compte m'appliquer, comme autrefois, aux missions. Telle est la substance de la lettre du bon religieux, sa lettre est du 23 mars dernier, et est écrite avec beaucoup de simplicité et de candeur. Il nous engage à publier la grâce que Dieu lui a faite, pour l'honneur de la religion, et il a la bonté de parler avec quelque estime d'un journal que nous félicitons de voir ainsi approuvé et recherché par les amis de l'Eglise en pays étranger. — *Ami de la Religion.*

LE DUEL.

Le Marquis de *** était un vieillard respectable, qui avait servi avec distinction sous les Rois Henri III, Henri IV et Louis XIII; il s'était retiré dans sa Province, donnant des pleurs éternels à la perte d'un fils unique que lui avait enlevé un duel cité parmi les célèbres combats singuliers de ces malheureux temps. Douze assaillants s'étaient battus contre douze, et huit des plus braves étaient restés sur la place; le fils du Marquis, le seul qu'il avait conservé du nombre de six enfants, était venu expirer dans les bras paternels. Ce vieillard n'avait donc qu'un petit-fils, dans le sein duquel il goûtait la consolation de répandre ses dernières larmes. Le Comte atteignait à peine sa dix-septième année; il avait le grade de Lieutenant, et il jouissait déjà d'un avantage flatteur: on le regardait comme le modèle des Officiers de son âge; aussi faisait-il les délices de son aïeul. Mon cher enfant! lui redisait-il sans cesse tu me rappelles ton infortuné père; ce sont les mêmes traits, le même son de voix, et tout m'annonce que tu auras sa bravoure, ses sentimens distingués, son âme, cette âme qui constitue la vraie noblesse: car la naissance dépourvue

de qualité, est un feu qui n'a que de l'éclat, et qui est privé de chaleur. Souviens-toi, sur-tout, que la valeur doit être le partage du Gentilhomme. Hélas! l'auteur de tes jours en a été la déplorable victime? mais j'aime encore mieux avoir à pleurer sa mort, que d'avoir à rougir de sa vie. Il n'y a point eu dans notre famille de tache de cette espèce; il est vrai que mon âme est restée navrée: je revois, j'entends mon malheureux fils qui m'adresse ses derniers soupirs, qui te recommande à ma tendresse..... Tu me fermeras les yeux; mon enfant, je revivrai dans ton cœur..... La bravoure n'empêche point la sensibilité, et la nature réclame, malgré nous, ses droits.

Le comte embrassait le vieillard, et cherchait à lui faire oublier cette perte qui lui était toujours nouvelle.

Le jeune homme, parmi ses camarades, distinguait le Chevalier Dorival: ils ne se quittaient point; les mêmes amusements, les mêmes goûts, l'amitié la plus vive les unissaient, quoique Dorival fût plus âgé que le Comte; ils ont ensemble quelques propos; il leur échappe de ces expressions qui, pour tout autre qu'un Français, ne signifieraient rien, et qui, grâce à notre préjugé Vandale ou Hérule, ont un sens, et prennent le caractère de l'offense. Les deux Gentilshommes s'animent, viennent enfin à ne plus se souvenir qu'ils sont amis. Dorival propose, le premier, le cartel: le Comte l'accepte: il se permet seulement ces mots: — Ah! mon ami! si je t'allais percer le cœur! que cent fois plutôt le mien soit déchiré sous tes coups!

Il retourne auprès de son grand-père, rêveur, plongé dans la tristesse: ce n'était point son sort qui l'occupait, c'était celui de son ami: il ne pouvait se familiariser avec l'idée de courir les risques d'être le meurtrier de l'homme qui, après son aïeul, lui était le plus cher: cependant il a la force de résister aux questions du Marquis, à ses instances. Celui-ci voulait absolument savoir la cause du trouble qu'en vain son petit-fils s'efforçait de dissimuler: il aurait craint de manquer à l'honneur, en s'abandonnant à la plus légère confiance.

Le jour était pris; Dorival et le Comte devaient se trouver dans une promenade peu fréquentée: tous ces détails parviennent à la connaissance du Marquis: d'abord il n'envisagea que la nécessité du combat: mais bientôt l'homme a pris le dessus, et le Gentilhomme Français lui a cédé: — O Ciel! qu'ai-je appris? ... C'est ainsi que tu m'as enlevé mon bonheur, ma vie même! car qu'est-ce que mon existence depuis la mort de mon enfant? est-ce que je n'expire point, tous les jours? et l'unique consolation, l'unique consolation qui me fût restée, va m'être ravie par une fatalité semblable? Hélas! n'en doutons point: toutes mes blessures sont prêtes à se rouvrir: je vais sentir encore ce que c'est que de perdre un enfant! et celui-ci, ô mon Dieu! était tout pour moi! faut-il que j'aie vécu jusqu'à ce moment! Cependant il n'est pas possible... l'honneur l'exige: il doit être obéi: je mettrai moi-même les armes à la main... Qu'as-tu dit, malheureux père? est-ce ton Roi, est-ce l'Etat qui commandent ce sacrifice? Quel bien résultera pour l'intérêt public, de la mort... Image cruelle! ah! tu es déjà sous mes yeux, dans mon cœur! ... Il succombera ... Est-ce à moi d'attendre une autre destinée? Faut-il que je sois Gentilhomme?

Le Marquis regardait attentivement son petit-fils, qui aperçoit ses yeux se couvrir d'un nuage de larmes. — Eh! qu'avez-vous, mon tendre père? en courant l'embrasser des pleurs vous échappent! — Rien, mon cher ami, rien.... Je sais tout... tu sais ton devoir... Il t'a donc offensé? ... Plus âgé que toi, ne devait-il pas avoir plus de raison? ... Allons. Que le Ciel te protège! ... Et... c'est demain?

Il n'a pas la force de poursuivre: il ne peut qu'exhaler un profond soupir, en regardant le Ciel.

Le Comte alors n'hésite plus à lui confier toutes les circonstances de l'affaire, et, à chaque mot, un gémissement du vieillard.

L'instant est arrivé: quels assauts; quels déchiremens éprouve l'âme du Marquis! — Allons, mon ami, il faut terminer cette malheureuse affaire; je n'ai pas besoin d'exciter ton courage. Tu ne serais pas de notre sang... Hélas! j'ai vu s'éloigner ainsi ton père... pour revenir mourir dans mon sein... Que je t'embrasse, mon cher enfant! serait-ce pour la dernière fois! et aussitôt le vieillard fond en larmes, il tombe accablé sur un siège: il reprend d'un ton qu'il s'efforçait de rendre plus ferme: — Ne les vois point couler ces pleurs, ne les vois point couler. Mon ami, j'étais père... je le suis encore: (et à cette parole, des sanglots) pars, adieu! ... reviens dans mes bras... Il lui est impossible d'en dire davantage.

Le Marquis est resté seul; c'est alors qu'il s'abandonne à tout l'empire de la nature. — Si jeune encore! oh! il perdra la vie! il perdra la vie! cruel honneur! tu me coûtes bien des larmes! et peut-être vais-je en répandre non, je ne puis me résoudre en se levant avec précipitation. J'ai conçu un projet... je l'exécuterai, je l'exécuterai. Je sens que mon âme me fournira des forces... Eh! l'amour paternel ne me suffirait-il point? ... Serait-il parti?